

Transfuge

Juin 2023



La lumière du souvenir

À 29 ans seulement, Christine Safa, magicienne de la couleur, fait son entrée dans la prestigieuse [galerie Lelong](#). Rencontre sensible.

PAR FABRICE GAIGNAULT
PHOTO LAURA STEVENS

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



Les articles présentés dans le cadre de notre revue de presse restent la propriété de leurs auteurs. Ils disposent d'un droit d'accès, de modification, de rectification et de suppression de ces données. Ce droit peut être exercé en s'adressant à la galerie à l'adresse suivante : presse@galerie-lelong.com

ART PORTRAIT



*Le soleil tout le jour, a brûlé la fenêtre, 2023
Huile sur toile, 195 x 171
cm © Courtesy the artist
& Galerie Lelong & Co.*

Elle avait 5 ans, elle dessinait, elle peignait ce que dessinait et peignaient les enfants. Des sujets princiers, un cheval ou était-ce un mouton, des paysages de fantaisie. Les années passaient, elle apprenait, vite, tous les rudiments, le mélange des couleurs, la perspective, le dessin, la copie de tableaux célèbres. Elle grandissait en France, ce pays qui avait accueilli les réprouvés d'une guerre civile détruisant une splendeur passée, celle du Liban natal. Christine Safa dont le prénom disait les origines martyrisées, grandissait dans une paisible banlieue verdoyante où ne manquait que cette eau bleue, cette Méditerranée de Matisse, de Signac et d'autres, cette mer remuée de tant de légendes et de mythologies, de grandeurs éteintes, de la Phénicie ancestrale à l'Égypte des merveilleux Fayoum, de la Grèce dorique à la Rome dorée. Elle avait maintenant 17 ans et se rêvait traductrice ou interprète franco-arabe. Tant de beaux textes à (re)traduire, tant de colloques destinés à rapprocher les peuples, les religions, les idéologies, toute cette cosmologie de la terreur et de l'incommunicabilité... Mais

l'œil de Christine Safa n'avait jamais cessé de regarder les maîtres anciens, modernes ou contemporains, sa main n'avait cessé de manier le crayon et le pinceau. L'œil et la main disaient : tu ne traduiras non pas les mots des autres mais ceux que tu portes en toi, dans des petits carnets, auxquels tu donneras vie sur le blanc de la toile. Elle fut admise aux Beaux-Arts, où elle apprit la technique mais aussi, plus important, la méfiance des règles trop contraignantes, la liberté d'ouvrir de nouvelles voies, comme l'alpiniste, sans crainte de tomber pour se relever. « Entrer aux Beaux-Arts était un rêve que j'avais longtemps pensé inatteignable, une fois dans la place, j'ai observé les autres pratiques mais mon choix a été vite fait : la peinture, rien que la peinture. En 2012, il y avait encore cette idée prégnante au sein de certains courants puissants de l'établissement que la peinture était morte. J'étais loin d'imaginer que ce serait tout le contraire et que je pourrais même en vivre ». En art, tout fonctionne par cycle. Ce qui est obsolète revient dans la lumière des années plus tard. L'engouement actuel pour



La lune était basse III, 2023, Huile sur toile, 24 x 16 cm
© Courtesy the artist & Galerie Lelong & Co.

une passionnante peinture figurative des années 1880-1940 en est l'un des signes les plus révélateurs.

L'une des influences majeures de Christine Safa s'appelle Etel Adnan, la poétesse et artiste venue elle aussi de ce bassin levantin, terre de Baalbek, de Tyr et de Byblos. Etel Adnan, morte en 2021, une influence majeure, hélas jamais rencontrée : « C'est celle qui m'a permis de me tourner vers quelque chose de plus poétique et de ne pas penser la peinture comme essentiellement politique. Je me suis toujours refusée à envisager mon art comme une sorte de caisse de résonance de la situation au Liban, et plus généralement au Moyen Orient. Je n'ai pas vécu ce que mes parents ont vécu et ce que les gens qui vivent là-bas vivent. J'ai eu la chance de grandir en France, un pays stable ou, disons, plus ou moins stable...

En découvrant les écrits d'Etel Adnan et sa peinture, je me suis autorisée à avoir un regard doux et humble sur le Moyen-Orient et d'être dans les paysages, les émotions, les choses plus sensorielles plutôt que d'être dans la revendication ». Un heureux discours, loin des laborieuses antennes actuelles, la plupart du temps creuses, sur l'art vu comme une discipline nécessairement de combat, inclusive et revendicatrice. Chez Christine Safa, la peinture reflète le songe oblique, le déjà-vu saisi au vol, les soleils noirs de la mélancolie nervaliens, les bleus aveuglants, le pourpre dissous dans la nuit sans étoiles, les ocres à la sombre luminosité, les visages et les corps, pétrifiés

« C'est Etel Adnan qui m'a permis de me tourner vers le poétique plus que le politique »

dans une hypnose infinie... Etel Adnan avait écrit ce que pourrait définir l'art de la jeune femme : « Il y a une douceur à l'existence, un dire renouvelé, des ombres qui apportent du repos, l'atténuation des angles, la pousse des plantes... » et aussi ceci : « Les pensées ont une couleur. Les bleues, le blues. Les méditations couleur rouille du



Le jardin (Le Marais), 2022, Huile sur toile, 170 x 156 cm
© Courtesy the artist & Galerie Lelong & Co.

soleil couchant, les nombres aux nuances jaunes. Elles ont aussi un parfum ». Cette couleur, qui n'est autre qu'un jeu de lumières, attrapées au vol, est au centre du travail de Christine Safa, passant du grand au très petit format. L'artiste concasse et broie elle-même ses pigments ensuite mélangés à l'huile, comme autrefois. Retour aux matériaux purs « afin d'essayer de comprendre comment on fait de la peinture ». Le processus vécu comme faisant corps avec l'œuvre finale.

Quelques heures avant le vernissage de la galerie Lelong (en deux endroits), chemisier blanc faisant ressortir ses cheveux aussi sombres que ses yeux, la jeune femme me fait faire le tour du propriétaire. Voici, entre autres, *Nathan au Marais*. Nathan est son « copain », comme elle dit. Il pose de profil, avec quelque chose d'antique et de grec dans la chevelure, dans le parc du château du Marais, splendeur XVIII^e non loin de Paris récemment vendue au boulimique Kretinsky

ART PORTRAIT

après avoir longtemps appartenu à la famille Pourtalès. Christine et Nathan y furent accueillis en résidence, ce qui à première vue mais ne préjugeons pas, semble plus excitant que de séjourner à la très véridique Galerie Robespierre de Grande-Synthe. Christine peint beaucoup Nathan, rencontré aux Beaux-Arts et également peintre. Elle ne travaille jamais directement d'après observation mais laisse vivre ce qu'elle voit devant elle, en l'occurrence son ami, un paysage, une montagne, un bord de mer, un arbre et ce n'est qu'une fois à l'atelier que « ça ressort ». Les portraits chez elle sont comme des souvenirs qui ressurgissent à un moment, qui l'appellent presque, comme un devoir de mémoire, une obligation. La jeune femme prend des photos mais ne s'en sert pas, tout juste les regarde-t-elle avant de passer à autre chose. Et cinq, six mois plus tard, soudain l'envie de revenir dessus, de peindre une composition à partir de souvenir qu'elle se fait d'une image. Peindre, c'est faire travailler la mémoire, jouer avec elle, s'en méfier, s'en défier, l'accepter avec des réserves, la transfigurer. Elle me montre un bouquet des fleurs. Des fleurs en train de mourir, des fleurs qui lui font passer le message : inutile de vouloir chercher la ressemblance absolue car c'est une quête vaine et sans intérêt. Christine Safa ajoute : « Ça ne sert à rien de chercher à reproduire à la perfection ce qui est déjà là, du coup toutes mes peintures sont comme des strates de mémoire qui se superposent ». Aux paysages du Liban où elle retourne souvent, d'autres lieux se superposent, le château du Marais, Majorque, la Grèce... tout se mélange en elle dans l'atelier pour donner des mois, parfois même des années plus tard, des œuvres aux frontières ténues entre visible et invisible, figuration et abstraction. Les figures se confondent avec les paysages, se dissolvent dans la mer aux arrière-plans de montagne. Parfois cela donne une peinture très appuyée, presque compacte, parfois beaucoup plus liquide. « Je ne fais pas de mélanges au préalable sur la palette, tout se mélange sur la toile ».

Le bleu du ciel méditerranéen, le soleil impérial, témoignent de sa proximité avec le Liban. Un pays en plein chaos où, paradoxalement, Christine Safa parvient à trouver une sorte de sérénité : « Jusqu'à présent, j'ai réussi à parvenir à cet état de flottement. Il y a toujours dans mon travail des traces de Liban, même si lorsque je suis là-bas, je ne peins pas, j'écris, je lis, j'observe, je marche ». En résidence l'an dernier à Paxos, en Grèce, Christine Safa n'arrivait pas à peindre d'après observa-

« Je peins Nathan parce que c'est une nécessité pour moi »

tions : « c'était trop beau, tout était déjà là, et sublime ! J'ai pris quelques temps pour déambuler et m'approprier les paysages et j'ai trouvé une petite montagne parfaitement triangulaire que j'ai peinte plus tard à Saint-Ouen ». On peut découvrir dans l'exposition chez Lelong, sombre montagne posée sur une mer de ténèbres, me rappelant je ne sais pourquoi, peut-être par son inquiétante présence *L'île des morts* d'Arnold Böcklin. Tout au plus fit-elle au préalable des esquisses et prit-elle des notes sur place. Le tableau reconstitué sous le ciel gris parisien comme une photo souvenir transfigurée... Cette lectrice attentive des poésies de Philippe Jaccottet, de Paul Éluard, d'Anna de Noailles, vénère en peinture l'énergie cosmique de la peinture antique, l'art bouleversant du Fayoum, et beaucoup plus près de nous, Paula Modersohn-Becker, Bonnard « bien sûr », Matisse... Des artistes de la galerie Lelong, aussi, tel que Marc Desgrandchamps, l'un des premiers peintres importants qu'elle rencontra, étudiante. « Cela m'avait électrisée parce que je m'étais dit : je rencontre enfin un peintre français vivant que j'admire ! Cela fait dix ans que je « fréquente » sa peinture et ça fait dix ans que je l'aime, c'est assez rare qu'un artiste contemporain continue de m'accompagner autant ».

Il n'y a jamais de hasard, seulement un passé se mettant au diapason du présent. Toute jeune étudiante,



Nathan (Venise), 2022, Huile sur toile, 27 x 25 cm
© Courtesy the artist & Galerie Lelong & Co.



Visage noir, arbres jaunes, 2023, Huile sur toile, 24 x 16 cm
© Courtesy the artist & Galerie Lelong & Co.

Christine était venue chez Lelong au vernissage d'une exposition de Marc Desgrandchamps qui lui avait dédié un catalogue et la voilà, à 29 ans, introduite dans la cour des Grands suspendant ses œuvres aux cimaises de la galerie, à la suite de Günther Förg, David Hockney, et autres monstres sacrés de la peinture... Un autre artiste, de son âge, tient une place essentielle dans son existence. Il s'appelle Nathan Bertet. C'est un jeune peintre, « auteur de paysages qui se superposent, de très belles petites peintures entre Corot et Poussin », partageant sa vie depuis les Beaux-Arts et qui reste son modèle favori. « Nous nous sommes rencontrés dans le même atelier ; chacun regardait ce que l'autre faisait. Nous avons beaucoup de discussions passionnées sur la peinture et puis logiquement nous sommes tombés amoureux... Je peins Nathan parce que c'est une nécessité pour moi, c'est une sculpture vivante à mes yeux... sa stature... son visage de dieu grec ». Christine représente aussi le couple qu'elle forme avec Nathan dans des situations d'étreintes où entrent beaucoup d'autres choses que seulement la passion et l'attraction des corps et des âmes. Des paysages de corps comme des

arbres aux branches entremêlées. Ici, la nature obéit à ses lois sans qu'il ne soit possible de s'y opposer. L'attraction universelle, comme loi physique des corps irrémédiablement aimantés. En se servant de Nathan Bertet comme modèle, Christine Safa prend ainsi d'assaut un territoire longtemps occupé par les hommes en inversant la proposition archi balisée du peintre-pygmalion et de son modèle féminin érotisé. Là, l'homme aimé devient le sujet de toutes les attentions picturales, érotisé ou non, l'objet d'étude comme pourrait l'être un arbre, un bouquet, une montagne. « Nous sommes aujourd'hui beaucoup de femmes artistes à se servir de nos compagnons comme modèles mais chez moi il n'y a rien de l'acte militant intentionnel, juste le désir la beauté devant moi. Je ne fais jamais poser Nathan, je le prends en photos. J'en possède des milliers, je peux me servir d'un détail, son épaule, ses cheveux, ça peut me suffire ».

Avant de se quitter, je demande à cette jeune femme au regard intense de m'en dire plus sur le titre de son exposition. *La forme rêvée d'une forme vue*. Réponse : « Je l'ai emprunté à Jean Frémon (*écrivain et directeur de la Galerie Lelong*) qui avait écrit cela à propos d'Etel Adnan dans un texte que j'avais lu et annoté alors que j'étais au Beaux-Arts. Je me suis rendu compte que j'avais noté trois fois cette phrase en dix ans. Cela signifiait que c'était sûrement une phrase qui avait de l'importance pour moi. Ces mots de Frémon illustrent ma manière d'appréhender la peinture. Ce sont des formes que j'ai vues, auxquelles j'ai réfléchi et qui, au retour à l'atelier, sont des sortes de rêves éveillés parce que j'essaie de les retranscrire à l'aveugle ». Quelque part, là où elle se trouve, Etel Adnan lui murmure à l'oreille : « Les images ne proviennent pas de l'imagination. Elles poussent comme des mauvaises herbes dans les champs de l'invisible »*. Les champs de l'invisible comme l'évidence d'une réalité explorée sans cesse par une future très grande.

*In *Le destin va ramener les étés sombres*, Anthologie, Points ●

**LA FORME
RÊVÉE D'UNE
FORME VUE**
Christine Safa,
jusqu'au 13 juillet,
galerie-lelong.com